Document généré le 20 avr. 2024 10:37

Nuit blanche, le magazine du livre

Demouzon, des triples, de la sueur et du sang

Chrystine Brouillet

Numéro 18, avril–mai 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/20300ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Brouillet, C. (1985). Demouzon, des triples, de la sueur et du sang. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (18), 38–39.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Chrystine Brouillet

DEMOUZON, DES TRIPES, DE LA SUEUR ET DU SANG

Il habite à une rue du Château-des-Rentiers, une rue difficile à trouver parce qu'il n'y a aucun panneau indicateur. Quand je lui en fais la remarque, Demouzon me dit qu'il devra s'en occuper, oui, parce qu'il fait partie d'un genre de comité de citoyens. La maison est calme, très éclairée; le bureau de l'auteur est envahi par les dictionnaires de médecine légale, les codes civils, les revues de la police, des encyclopédies de toutes sortes.

Nuit Blanche — Tes débuts?

Demouzon — Après de brillantes études en lettres (rires), j'ai été prof auxiliaire basse catégorie, puis j'ai rencontré un copain qui m'a dit «Viens bosser dans le cinéma avec nous». J'ai travaillé comme stagiaire avec Jean Yanne mais au bout de cinq ans, j'avais fait le tour de la production. L'autre truc, c'est que j'avais envie d'écrire, et le plaisir d'écrire ne venait pas vraiment; j'allais chercher les cartouches de cigarettes au tabac Marignan, porter les pellicules. Je n'écrivais pas. Je me suis mis au chômage et j'ai acheté du papier.

N.B. — Tu avais toujours voulu faire ça?

D. — Non. Oui. Je pense que tout écrivain a eu envie de raconter des histoires quand il était môme, sinon, je m'en sortais pas mal en rédaction. Le journalisme et la pub m'ont un peu tenté aussi.

N.B. — Mais finalement tu as écrit ton premier livre: Gabriel et les Primevères...

D. — Non, mon premier livre c'était *Ascension pour les charlots*; un casse un peu foireux pendant le week-end du 15 août. Il n'a jamais été édité. Mais c'est le premier truc qui m'est venu spontanément comme un polar. On me demande souvent pourquoi j'écris du polar; j'ai pas senti la nécessité de raconter ma vie, mes problèmes de boutons quand j'avais quinze ans. J'avais envie de fiction narrative, le polar est venu.

N.B. — Parce que tu lisais des romans policiers?

D. — Non, parce que le polar me va bien. Donc, j'ai envoyé mon bouquin chez les éditeurs et je me suis mis tout de suite à en écrire un autre; j'ai fait *Les fromages attaquent à l'aube*, de la science-fiction; les fromages se révoltaient et écrasaient les humains. Je regrette de ne pas l'avoir publié. Puis j'ai fait *Gabriel*... Ils m'ont pris chez Flammarion, c'était le huitième éditeur que je voyais. J'ai fait ensuite *Mouche* et on m'a proposé une collection; je devais faire deux bouquins par année, ce que j'ai réussi à ne jamais faire, sauf une fois.

N.B. — Comment travailles-tu?

D. — Il y a des livres que j'ai commencés sans grands éléments; je reste persuadé que le travail d'écrivain c'est de mettre de la viande autour des os. J'peux pas dire que j'avance avec un plan très rigoureux. Mais je sais à peu près comment ça finit, où part le personnage, où il va arriver, l'ambiance. Il y a aussi la documentation. On écrit un livre en partant à l'aventure mais il faut essayer d'être dans le coup, d'être précis.

N.B. — Comment vis-tu le fait d'écrire un roman?

D. — Bon, moi ce qui m'intéresse, c'est vraiment la littérature; écrire du polar ou pas du polar, c'est toujours faire de la littérature. Bon, c'est difficile et âpre, beaucoup d'efforts pour des petits moments de joie. Et plus ça va, plus je m'investis dans mes bouquins, ils ont encore plus de tripes, de sueur et de sang (rires).

N.B. — Tu travailles quand tu as de l'inspiration?

D. — Je crois que si on attend l'inspiration pour bosser... En général les gens qui disent ça vont l'attendre dans un bar et n'écrivent jamais rien. Il faut une discipline; j'écris tous les jours. Je ne te dis pas que je ponds mes dix feuillets par jour mais je reste collé à mon établi, même si je n'écris rien du tout. Il faut être là au moment où les choses vont arriver.

N.B. — Je trouve que tu as une énorme tendresse pour tes personnages. As-tu été boy-scout?

D. — Oui, je l'ai été. La tendresse? J'sais pas. Mais tant mieux. C'est plutôt bien ça (rires). Mais oui, pour les gens en général, parce qu'il faut avoir un peu de clémence — d'ailleurs une de mes filles s'appelle Clémence. Le monde actuel n'en a pas beaucoup; c'est une immense tuerie à l'échelon planétaire qui nous est débitée par tranches organisées chaque soir. Dieu merci, ça ne nous coupe pas l'appétit parce qu'il y aurait en plus des morts de famine chez nous. On grossit pendant ce temps-là. On est en guerre mais les cadavres ne sont pas chez nous... De temps en temps, une bombe dans une synagogue.

*N.B. — **Pessimiste?***

D. — J'suis un pessimiste actif (rires).

*N.B. — **Tu écris pourtant des livres très drôles?***

D. — Qu'est-ce que tu appelles un livre drôle?

*N.B. — **Mais** Mes crimes imparfaits **voyons!***

D. — Oui, on choisit en mineur ou en majeur. Quand on fait du polar, on entre dans une tonalité qu'on n'a pas forcément choisie; une des règles du roman noir, c'est d'être noir. *Mes crimes*, c'était un autre ton, je me suis mis en majeur. C'était un livre très agréable à faire. J'ai essayé de faire des livres aussi différents que possible.

*N.B. — **Oui, Mouche, Monsieur Abel ne ressemblent pas à Paquebot.***

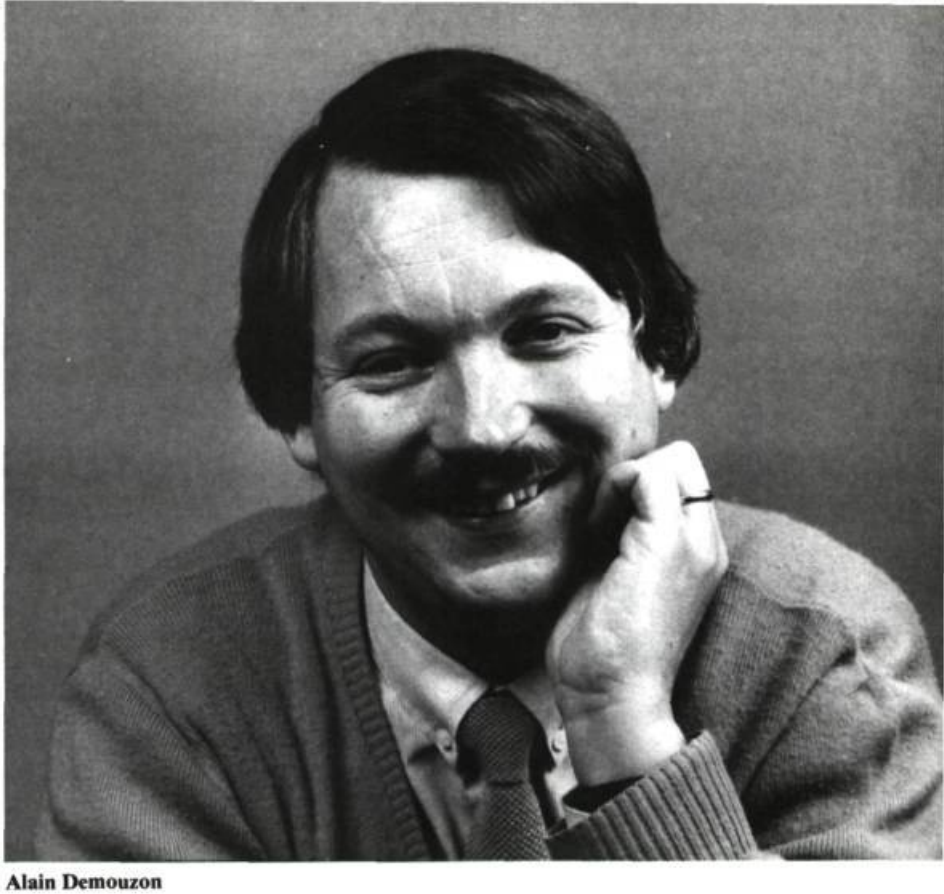
D. — Jusqu'à *Monsieur Abel*, ce qui provoque le mystère et la violence est extérieur au personnage central. *Monsieur Abel* est un roman charnière: il y a à la fois des choses qui viennent de l'extérieur: la fille qui se fait enlever, mais Monsieur Abel, au lieu de prévenir les flics, entre dans l'histoire, la construit. Après ce roman, c'est l'individu qui suscite l'angoisse, c'est de lui que part le malaise. J'ai aussi voulu pousser aux limites du genre; dans *Château-des-Rentiers*, il n'y a pas de crime, mais un cadavre mort de mort naturelle. Seulement, un flic vicieux s'obstine à faire une enquête là où il n'y en a pas à faire. Dans *Paquebot*, c'est l'inverse; il y a une enquête à faire mais le flic s'y refuse.

*N.B. — **L'écriture est différente aussi...***

D. — C'est une contrainte; un écrivain avait dit: «On n'imagine pas un roman policier sans dialogue.» J'ai entendu ça, ça m'est resté, et j'me suis dit que j'allais essayer. J'ai travaillé le style indirect libre. Il y a des voix. Il y a des gens qui ne se sont pas rendu compte qu'il n'y a pas de dialogues.

*N.B. — **Et** La perdriole?*

D. — Je suis un touche-à-tout; c'est ma découverte de la fin de l'année. Je suis toujours prêt à faire autre chose



Alain Demouzon

que le type d'histoire que j'écris d'habitude. Mon éditeur voulait un roman pas policier, assez long et plutôt romanesque — car je crois qu'il faut préciser romanesque; maintenant, il y en a tellement peu. Je me suis demandé «Qu'est-ce que je peux faire? Pensons d'abord à des structures simples, celles du «roman d'apprentissage»; le personnage jeune qui monte à Paris, construit le monde.» Mais ce n'est pas autobiographique.

*N.B. — **Il est question de mai 68. Tu étais à Paris à ce moment-là?***

D. — Si, j'ai pas participé au grand combat mais j'y étais. Ça fait partie des légendes de notre époque; dans un roman il faut toujours des éléments qui se bousculent; le seul truc des années 70, c'étaient les événements de mai. Je n'étais pas parti avec l'idée d'en parler, c'était pour moi un élément technique dans la construction romanesque.

*N.B. — **Qu'est-ce que tu vas faire maintenant?***

D. — J'sais pas.

*N.B. — **Il y a eu** Mystère au Musée du chat **puis les énigmes à résoudre; pourquoi est-ce que les enquêtes du commissaire Bouclard sont éditées chez Ramsay, pas chez Flammarion?***

D. — Parce que Flammarion trouvait que c'était une très mauvaise idée, que ça n'ajoutait rien à ma gloire littéraire (rires). J'ai fait aussi des téléfilms, des nouvelles, des chansons.

*N.B. — **Vraiment touche-à-tout?***

D. — Oui, j'me dis qu'il faut le faire aussi. Ça fait dix ans que j'écris, c'est complètement bilan. C'est peut-être le moment de faire un autre saut.

*N.B. — **Mystère au Musée du chat, tu aimes les chats?***

D. — Oui, sans excès. J'ai appris que le *Nouvel Obs* ne voulait pas faire un papier sur le bouquin parce qu'un critique trouvait que les chats qu'on montrait étaient ringards... Mais un détective privé, ça doit être un peu ringard. Étant môme j'avais des chats mais là ici, j'ai pas envie pour des raisons de confort, ça va me ramener un bordel, je trouve qu'avec trois gosses ça suffit... S'il faut être amoureux des chats pour écrire *Mystère*, alors il faudrait être amoureux éperdu des flics pour faire des polars?... ■